

Les brumes d'Ivanov... *Iwanow*

Rosaline Deslauriers

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deslauriers, R. (2008). Compte rendu de [Les brumes d'Ivanov... *Iwanow*]. *Jeu*, (129), 160–162.

ROSALINE DESLAURIERS

Les brumes d'Ivanov...

L'univers est pareil à un soufflet de forge ;
 vide, il n'est point aplati.

Lao-tseu, *Tao tö King*

Déjà connue du public montréalais grâce à deux mises en scène de Frank Castorf¹, la Volksbühne de Berlin revenait, au printemps dernier, se tailler une place de choix dans la mémoire des spectateurs du FTA avec *Ivanov*, un spectacle conçu par Dimiter Gotscheff, artiste bulgare installé en Allemagne depuis 1962. Fidèle à l'évolution de la pièce en quatre actes écrite par Tchekhov entre 1887 et 1902, cette œuvre, telle que conçue par Gotscheff, tanguent entre la comédie et le drame pour plonger les spectateurs dans un entre-deux où le mal-être d'un anti-héros, soumis aux aléas d'une vie où il ne trouve plus sa place, provoque souvent le rire. L'histoire d'Ivanov, jadis amoureux d'une riche juive qui sacrifia famille et héritage pour l'épouser mais se retrouve prématurément vieilli, en faillite et flegmatique, n'a pourtant rien de drôle. Or, les ressorts comiques mis de l'avant par Gotscheff – secondé par un groupe d'excellents acteurs – sont d'une efficacité telle que le public quitte la salle souriant et ravi d'avoir assisté à la représentation du suicide d'un homme ! Dès le début du spectacle, le coup d'envoi est donné lorsque Borkine, infatigable intendant du domaine d'Ivanov, effraie celui-ci par son arrivée aussi hâtive qu'intempes- tive : le domestique, en plus de réclamer une forte somme de roubles, souhaite que son patron – se croyant lui-même fort malade – lui tâte le pouls. Semblable futile événement prend des proportions énormes grâce au jeu de Milan Peschel, magnifiquement niais, qui s'exclame : « Vous sentez ? Toum-toum-toum-toum-toum-toum ! Eh bien, c'est un souffle au cœur. Je peux mourir d'un moment à l'autre. Dites, ça vous fera de la peine si je meurs² ? » Devant l'air amorphe d'Ivanov, aussi peu enclin à témoigner d'un intérêt quelconque à l'endroit de son valet essoufflé qu'envers sa femme phthisique, Borkine insiste, jette des regards complices au public et répète, inlassable, ces onomatopées d'un cœur battant qui, entrecoupées de silences, laissent présager la fin d'un épisode qui cependant s'éternise... tout en humour. Si les facéties

1. En 2002, le FTA avait présenté *Endstation Amerika*, d'après *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams, puis *Humiliés et offensés*, d'après Dostoïevski, en 2003.

2. Notons que ce spectacle était présenté en allemand, surtitré en français. Cette citation provient d'une traduction qu'Antoine Vitez a faite de cette pièce. Voir A. P. Tchekhov, *Théâtre*, Paris, Denoël, 1958, p. 29.



de Borkine ne produisent aucun effet sur Ivanov, celles-ci déclenchent les rires de l'assistance, et l'on pourrait multiplier les exemples de semblables procédés qui, au gré d'un comique de geste ou de situation, nous portent paradoxalement à rigoler des misères d'Ivanov.

Plusieurs scènes, dignes de mention, sont également groupées autour de l'anniversaire de Sacha, fille des riches Lébédév et future amante du protagoniste qui, dans la version de Gotscheff, subit presque comme un viol ses aveux enflammés³. Dans ce tableau montrant un groupe de personnages endimanchés qui mangent, boivent et jouent aux cartes, Gotscheff extirpe toute trace de naturalisme en bannissant les accessoires et en introduisant des apartés totalement étrangers à l'œuvre de Tchekhov.

S'avançant à l'avant-scène, les acteurs semblent en effet venir se confier au public... mais c'est pour vociférer des chants, des recettes ou la suite du bavardage futile de leur conversation qui perd ainsi doublement son sens. Coup classique, à la fin de l'épisode, tous regagnent en silence le centre du plateau sauf un comédien qui, poursuivant sa rengaine avec entrain, s'aperçoit soudain de sa solitude... avant de regagner rapidement les rangs, gêné de s'être dissocié pendant un instant de la masse de ses comparses. Cette séquence, critique d'une société bourgeoise qui s'enlise dans son inertie et dans les leures de son existence, est certes mémorable par ce moment de contrepoints qui devient cacophonie puis solo, mais c'est aussi la première apparition de Sacha, statufiée et muette au milieu de cette foule en délire. Quand celle-ci, prostrée, affublée d'une perruque clownesque, d'un chapeau d'anniversaire et d'une minirobe de fourrure, ouvre enfin la bouche, c'est pour hurler, à plusieurs reprises mais d'une voix ridicule: « Ce n'est pas vrai ! », s'objectant en vain contre la médisance à laquelle se livrent les invités en l'absence d'Ivanov. De tels effets vocaux inattendus – cris aigus, imitation d'un phrasé lyrique ou autres explorations sonores étranges – sont d'ailleurs fréquents dans un spectacle où la musique de scène se fait discrète, mais presque omniprésente.

3. Gotscheff adopte ici un parti pris intéressant puisque Tchekhov, du moins dans une des versions d'*Ivanov*, montre le protagoniste « éclatant d'un rire heureux » (*ibid.*, p. 63). Un bref instant de bonheur qui ne dure guère, car son épouse le surprend ensuite en train d'embrasser la jeune Sacha...

Iwanow

TEXTE DE ANTON TCHEKHOV. MISE EN SCÈNE : DIMITER GOTSCHIEFF ; SCÉNOGRAPHIE : KATRIN BRACK ; COSTUMES : KATRIN LEA TAG ; LUMIÈRES : HENNING STRECK ; MUSIQUE : SIR HENRY ; DRAMATURGIE : PETER STAATSMAN. AVEC HENDRIK ARNST, SEBASTIAN BLOMBERG, SAMUEL FINZI, MICHAEL KLOBE, WOLFRAM KOCH, BIRGIT MINICHMAYR, MILAN PESCHEL, SILVIA RIEGER, MARIE-LOU SELLEM, SIR HENRY, WINFRIED WAGNER ET ALMUT ZILCHER. PRODUCTION DE LA VOLKSBUHNE AM ROSA-LUXEMBURG-PLATZ (BERLIN), PRÉSENTÉE AU MONUMENT-NATIONAL LES 1^{er} ET 2 JUIN 2008.

Iwanow de Tchekhov, mis en scène par Dimiter Gotscheff. Spectacle de la Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz (Berlin), présenté au FTA 2008. Photo : Thomas Aurin.



En terminant, comment ne pas souligner que ces figures et ces voix qui apparaissent et disparaissent au fil du spectacle revêtent des contours incertains, car elles surgissent à travers une nappe mouvante de glace sèche ? Comme dans un paysage chinois où le sommet des montagnes s'efface pour laisser la place à un vide qui représente l'infinité des possibles, le brouillard envahit le plateau dès le début de la soirée et crée une sorte de cinquième dimension, transformant ainsi les entrées et sorties des personnages en fantômes qui hantent l'esprit confus d'Ivanov. Métaphore de la nébuleuse grisaille de ses pensées, la fumée ne s'estompe qu'au moment où le protagoniste se suicide, dessinant sa mort sur un panneau situé à l'arrière-scène en crayonnant, trait par trait, un homme allumette muni d'un revolver, ce qui transforme son geste morbide en idéogramme comique. Sans un mot, il quitte ensuite les lieux, éternellement indifférent, pendant que les derniers lambeaux de brume s'évaporent et que les autres personnages continuent à jacasser, immobiles, destinés à s'encrasser dans leurs habitudes mondaines et leur insouciance à l'égard d'autrui. À la fois décor et véritable personnage principal de cette scénographie conçue par Gotscheff, ces particules en suspension qui envahissent le plateau permettent également quelques effets cocasses. L'épouse d'Ivanov – qui fait preuve d'une vigueur étonnante pour une mourante, notamment lorsqu'elle tente d'étreindre son médecin – tousse par exemple brièvement lors de sa première apparition, un clin d'œil qui s'apparente à une raillerie à l'endroit de certains spectateurs des premiers rangs dont les bronches montrent quelques signes de faiblesse plutôt qu'à une dramatisation de son état de santé. Chassant le naturalisme à grands coups de vide, Gotscheff réussit donc à mettre en scène avec beaucoup de justesse *Iwanow* de Tchekhov. En plus de donner à voir l'apathie des hommes, prisonniers de la vacuité de leur vie et de leurs coutumes, il crée un univers où se déploient et se perdent, entre la comédie et le drame, les brumes d'Ivanov. j

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

ADELINE GENDRON

Mise à distance

La troupe brésilienne d'Enrique Diaz présentait au FTA une version très colorée de *La Mouette* de Tchekhov. Avec pour cadre une scène entièrement blanche offerte au public par trois de ses côtés, la compagnie triture le texte classique pour en faire un matériau totalement neuf, investi des réflexions personnelles des comédiens. *Seagull-Play (la Mouette)* se joue constamment des distances entre texte, mise en scène et spectateur.